

# 75<sup>e</sup> anniversaire

---

## *doux obstinés*

*par J.M. Chevallier*

*Commissions "Dictionnaire" et "MOTS"*

J'ai longtemps appartenu à la masse silencieuse, peut-être un peu molle mais fidèle, des adhérents de l'A.P.M.E.P. On savait qu'il se passait quelque chose dans les hautes sphères mathématiques, mais cela planait bien au-dessus de nos têtes. Pour moi comme beaucoup d'autres, le choc est venu d'André Revuz : c'est lui qui a eu l'incontestable mérite de secouer notre léthargie, et même si on n'a pas toujours été de son avis, c'est lui qui nous a permis d'avoir un avis.

Dès lors qu'on sautait le pas, qu'on "modernisait", qu'on unifiait et rebâtissait les concepts, une évolution parallèle s'imposait dans le langage. Certes on ne parlait pas de zéro, et ce serait pure ingratitude de ne pas mentionner au moins les noms de Monjallon et Crozes, qui avaient déjà rassemblé des matériaux utiles. Mais enfin une activité plus systématique, plus collective, plus axée sur les impératifs nouveaux devenait nécessaire. Ce fut encore Revuz qui lança la commission du Dictionnaire dès 1962.

Oh ! pour un lancement, ce fut un beau lancement ! La galère ne manquait pas de rameurs. J'ai le souvenir d'une assemblée nombreuse et ardente, où l'on jetait à la volée des suggestions de notices à rédiger, que ramassaient aussitôt par brassées des volontaires pleins de zèle et de science. A ce rythme-là, le Dictionnaire devait être fait en six mois. Voire ! disait Panurge, qui mijotait déjà son coup des moutons.

Car des naufrages, hélas, il y en eut ! Ce qui surnagea, ce fut une liste de notices en quête d'auteurs, avec un équipage qui s'amenuisait au fil des séances. Pourtant, une fois passée la tornade, demeurait une petite

mais solide équipe, à laquelle appartenait déjà Chastenet de Géry, qui prit par la suite la responsabilité de la commission et l'a gardée depuis lors. Subsistaient aussi l'élan initial et l'esprit dans lequel était conçu le Dictionnaire : au niveau de l'enseignement du second degré et du premier cycle du Supérieur, tenir un juste équilibre entre une sèche liste de définitions et une encyclopédie — faire des choix raisonnés, "discrètement normatifs" (Walusinski dit), sans jamais être dogmatiques ni autoritaires, mais sans hésiter non plus à condamner telle manière de parler ou d'écrire quand elle était manifestement dangereuse — ne pas confondre langage technique (indispensable) et jargon pédant (haïssable) — enfin et surtout, prendre le temps de la réflexion et de la maturation sans se laisser emprisonner par des échéances strictes. Après les "six mois" du début, j'avais pensé à deux ou trois ans ; j'avais tort, je suis persuadé à présent que ce Dictionnaire devrait être une activité *permanente* de notre association.

C'est dans ces conditions qu'on se mit patiemment au travail. Les premiers articles appelaient assurément des critiques : l'usage du langage "moderne" n'était pas encore très familier, et puis nous avons dû tâtonner, nous faire la main, pourquoi le cacherions-nous ? Néanmoins, ce qu'on peut affirmer, c'est qu'aucune notice n'a jamais été bâclée. Des discussions constantes, parfois serrées, avaient lieu entre les membres de l'équipe parisienne bien entendu, mais aussi avec des groupes de province ou des correspondants individuels ; je garde le souvenir d'échanges avec les numériciens de Grenoble qui ont duré une bonne année pour la mise au point de la notice *Approximation*.

Au début les articles avaient fait partie intégrante du Bulletin ; en 1967, on décida de publier nos notices sur fiches cartonnées. C'était une bonne occasion de revoir, parfois de récrire, certaines d'entre elles ; c'était aussi (outre une plus grande commodité matérielle) l'affirmation que cette remise en cause devenait désormais la règle. Ainsi, en 1977, un appendice "*Fraction continue*" est venu compléter et préciser la notice "*Fraction*" millésimée 1969. Cette simple comparaison des dates montre assez la continuité du travail de la commission ; ce n'est pas parce que l'équipe s'est rajeunie grâce à l'arrivée d'éléments dynamiques que nous renonçons à cette continuité, bien au contraire, nous nous réjouissons de voir le relais pris avec efficacité.

Mais revenons aux années cruciales qui virent la création des IREM, l'introduction massive des "maths modernes", l'éclosion de nouveaux manuels, le tout répondant aux besoins nouveaux et parfois à une attente un peu inquiète. Les problèmes de langage et d'écriture reprenaient plus que jamais une actualité aiguë, que notre sage lenteur avait peine à satisfaire totalement. Avec la rubrique "*Matériaux pour un Dictionnaire*", régulièrement publiée par le Bulletin, j'ai assumé à cette époque une responsabilité que je n'avais certainement pas cherchée. Cette chronique, je la maniais un peu comme Joseph Prudhomme maniait son sabre, "pour

défendre nos institutions et au besoin pour les combattre" : tout en prenant délibérément parti pour la novation, je faisais de mon mieux pour en limiter certains excès. Je ne pouvais éviter d'égratigner au passage des collègues qui étaient des amis ; j'ai conscience de n'avoir jamais été agressif, j'espère que je n'ai pas été injuste.

Mais simultanément un autre champ d'action s'ouvrait avec la collection MOTS. Le simple fait que Duvert, membre de la commission du Dictionnaire, était et est resté l'un des animateurs de cette collection, à laquelle je participe de mon côté, suffit à montrer qu'il n'y a aucune rivalité ni opposition entre les deux activités. D'une part les ambitions de MOTS sont (ou paraissent) plus modestes : il s'agissait à l'origine de toucher l'école élémentaire, encore qu'à présent la cible soit plutôt le collège ; d'autre part, sans sacrifier la rigueur à des à peu-près, on s'efforce à une attitude plus "heuristique" dans l'analyse et le mode d'emploi des vocables. Là aussi s'est constituée une équipe amicalement soudée : peut-on imaginer, en effet, que ses membres, en majorité provinciaux, consacrent à cette tâche en moyenne sept week-ends par an, et cela depuis une quinzaine d'années, s'ils n'étaient heureux de travailler ensemble et s'ils n'avaient pas le sentiment, ou l'illusion, que ce travail est utile à la collectivité ? Il y a là un facteur humain dont nous n'avons sûrement pas à rougir.

\*  
\* \* \*

Il ne m'appartient pas de porter un jugement de valeur sur nos publications. Chacun de nous épluche assez méticuleusement les textes proposés par les autres, je suis moi-même assez teigne (et mes amis me rendent bien la pareille) pour que nous nous sentions à peu près à l'abri d'erreurs vraiment graves ; de fait, elles ont été rarissimes, et corrigées sitôt que signalées. Cela dit, nous ne sommes pas infallibles, et surtout des points de vue autres que les nôtres sont légitimes : c'est peu de dire que nous les admettons, nous sollicitons les critiques et suggestions, et souhaiterions même qu'elles soient plus nombreuses. Allant plus loin, on peut estimer qu'une inspiration radicalement différente serait préférable : eh bien ! nous ne sommes pas un petit cénacle jalousement fermé sur lui-même, et tout collègue, ou groupe de collègues, ayant une opinion à exprimer, une conception à faire prévaloir, peut se joindre à nous. Un seul conseil : pas persévérants s'abstenir...

Tel est le témoignage que je peux apporter sur ces vingt-trois années qui ont marqué assez profondément notre association. Dans ces cas-là on a vite fait de se prendre pour Goethe à Valmy et de dire : "Nous étions là". Sans tomber dans ce travers, je voudrais simplement conclure par ceci. Imaginons qu'un miracle nous ramène en 1962 avec la connaissance des obstacles, des lenteurs, des difficultés, voire des erreurs, qui jalonnent notre route de là à 1985. Recommencerais-je ? Sans hésitation, oui.